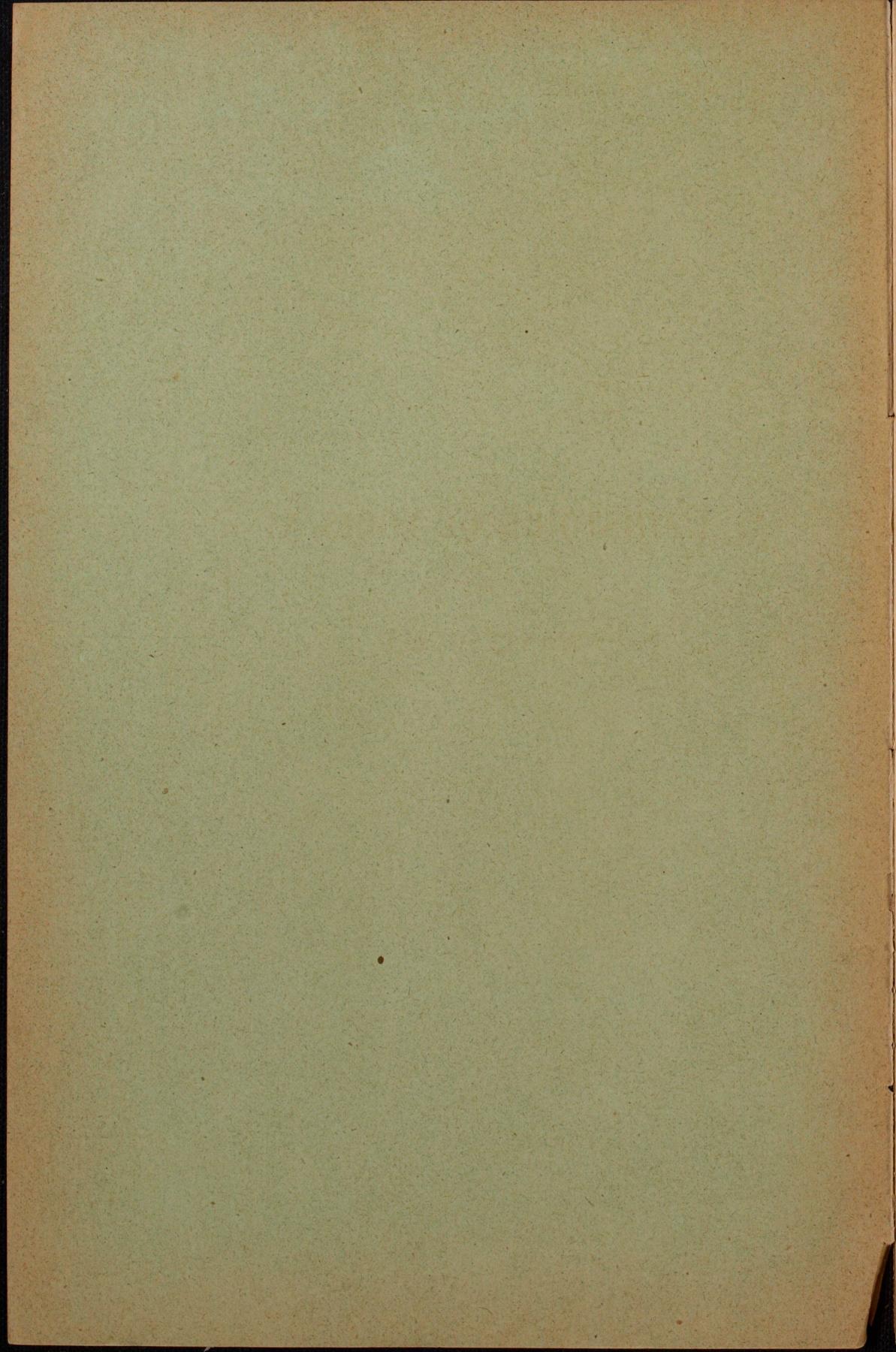


No /

A Monsieur J. A. Brutails
bourgeois de l'Autun
P. M. B.





L'« HISTOIRE DE LOUIS XI »

PAR

MONTESQUIEU

IZ ZHODA DOKUMENTOV

СОВЕТСКОГО



L'« HISTOIRE DE LOUIS XI »

PAR

MONTESQUIEU



Nous avons déjà annoncé aux lecteurs de la *Revue Philomathique* la publication des *Pensées* manuscrites de Montesquieu. Permettront-ils qu'on leur parle une seconde fois du même ouvrage, au moment où s'achève l'impression du premier volume? Nous en profiterions pour entreprendre de consoler les amis des lettres de la perte déplorable — et déplorée très souvent — d'un chef-d'œuvre qui pourrait bien n'avoir existé jamais.

Les éditeurs des *Pensées* et *Fragments inédits* de Montesquieu en ont divisé le tome I^e en plusieurs parties. Dans la troisième sont rassemblés environ deux cents morceaux qui tous se rapportent à des ouvrages, plus ou moins considérables, inachevés ou abandonnés par l'Auteur. Tels sont une *Histoire de la Jalousie*, un traité des *Devoirs* et un traité des *Princes*. Mais on n'y trouvera pas une ligne provenant de la fameuse *Histoire de Louis XI*, dont la légende assure que Montesquieu aurait jeté le brouillon au feu, pendant que son secrétaire aurait brûlé, par erreur, la mise au net. Bien plus, dans les deux mille deux cents et quelques fragments que contiennent les trois volumes des *Pensées* manuscrites, il n'y a pas un mot qui fasse croire que l'Auteur ait eu l'idée de consacrer un travail spécial au règne de ce Louis XI pour lequel il s'est toujours montré fort sévère. En revanche, il déclare formellement qu'il avait songé à faire une *Histoire de Louis XIV*¹, histoire dont la préface nous est même heureusement parvenue². N'est-ce pas le cas d'appliquer le brocard des juristes : *Qui dicit de uno negat de altero?*

Peut-être nous opposera-t-on un passage d'une lettre adressée par Montesquieu à l'abbé de Guasco, où il est dit, sous la date du 17 octobre 1747 : « Si les mémoires sur lesquels je travaillai l'histoire de

1. *Pensées* (manuscrites), tome II, folio 75 : « *Histoire de France*. — Si je la fais (j'avois songé à faire celle de Louis XIV), il faudra y mettre... »

2. *Ibid.*, p. 83.



Louis XI n'avaient point été brûlés, j'aurais pu vous fournir quelque chose sur ce sujet^{1.}) Mais nous ferons remarquer qu'il ressort évidemment de cette phrase que notre auteur a travaillé l'histoire de Louis XI; nullement qu'il ait écrit un livre à part sur ce prince; et encore moins que le livre, en deux exemplaires, ait péri dans les flammes, comme les mémoires au moyen desquels il aurait été rédigé. Vraiment, il y a trop d'incendies dans cette affaire!

Que Montesquieu se soit occupé très sérieusement de Louis XI, rien n'est plus certain. Dans le tome II des *Pensées* manuscrites, une soixantaine de pages nous ont, en effet, conservé d'importants morceaux d'un livre général *Sur l'Histoire de France*. Or, de ces pages, plus de vingt sont consacrées au fils et successeur de Charles VII. Nous allons les reproduire à la suite de cette note, comme un spécimen du volume qui paraîtra dans quelques semaines. Les lecteurs de la *Revue* pourront ainsi lire à l'avance la seule *Histoire de Louis XI* qu'ait, sans doute, rédigée le grand écrivain, et dont il ne semble pas même avoir arrêté définitivement la forme^{2.}

Quant à la légende du chef-d'œuvre brûlé, elle n'est fondée, à notre connaissance, que sur un article de Fréron et sur une note de l'abbé de Guasco, témoignages qui ne s'accordent point, à quatorze ou quinze ans près, sur l'époque où l'accident se serait produit, et qui sont postérieurs également à la mort de Montesquieu. Nous pensons qu'on aura confondu Louis XI avec Louis XIV, un chapitre de livre avec un livre entier, et les documents destinés à la rédaction d'un ouvrage avec cet ouvrage lui-même. Du tout se sera formée une des sept ou huit anecdotes, apocryphes sûrement pour la plupart, qui ont constitué, en quelque sorte, la biographie de Montesquieu jusqu'à la publication de ses œuvres inédites. Un hypercritique serait presque tenté d'en induire que l'auteur des *Lettres Persanes* lui-même n'a jamais existé. Mais rappelons-nous qu'en tout temps l'Esprit humain s'est plu à enrichir de ses fantaisies, avec un goût tantôt sûr et tantôt douteux, la vie des grands génies qu'il admire, lorsqu'il l'a jugée trop simple, trop nue et trop vide.

H. BARCKHAUSEN.

1. *Oeuvres complètes* de Montesquieu (éditées par Édouard Laboulaye), tome VII, page 301 (Paris, Garnier frères, 1879).

2. Nous publions ce fragment d'après une transcription faite par un secrétaire de l'Auteur, mais corrigée par lui-même en plusieurs endroits.

LOUIS XI

La mort de Charles VII fut le dernier jour de la liberté françoise. On vit, dans un moment, un autre roi, un autre peuple, une autre politique, une autre patience; et le passage de la servitude à la liberté fut si grand, si prompt, si rapide, les moyens, si étranges, si odieux à une nation libre, qu'on ne sauroit regarder cela que comme un esprit d'étourdissement tombé tout à coup sur ce royaume. Surtout, quand on fait réflexion qu'il n'employa pour soumettre tant de princes et tant de villes, aucune armée qui ne fût malheureuse; qu'il ne se servit que de quelques mauvaises finesse; et qu'il ne caressoit jamais que de la même main dont il avoit frappé.

Il sembla n'être donné à son père que pour jeter de l'amer-tume sur ses victoires et corriger l'orgueil des prospérités. Il obtint la permission d'aller en Dauphiné, sur lequel, par un espèce de prodige, on ignoroit les droits qu'il avoit.

Lorsqu'il parvint à la couronne, la France étoit dans un état où elle ne s'étoit point vue depuis les premiers rois carlovingiens. Les Anglois, nos ennemis éternels, avoient été chassés de nos provinces; ils ne possédoient plus que Calais; leurs divisions nous assuroient encore plus, qu'elles ne nous vengeoient¹. Délivrés de nos craintes, nous avions presque perdu jusqu'à la haine. L'Allemagne ne pouvoit se mêler de nos affaires que comme notre alliée ou comme ennemie de la Maison de Bourgogne. Les différents états de cette maison, gouvernés par des lois toutes différentes, dont ils étoient souverainement jaloux, ne laissoient guère à leurs princes cette autorité au dedans qui fait entreprendre au dehors. Ainsi les ducs de Bourgogne étoient dans le respect, et tous les autres feudataires, dans la crainte. Les rois d'Aragon, de Castille, de Grenade, de Navarre, de Portugal, renfermoient leur ambition dans le continent de l'Espagne. Les États d'Italie

1. Tel fut le sort des deux monarchies que le malheur de l'une sembla être attaché au bonheur de l'autre: l'Angleterre fut agitée de troubles, dès que la France commença à respirer.

étoient encore plus foibles, plus divisés, plus timides : les villes faisoient la guerre dans l'enceinte de leurs murailles, tantôt le théâtre de la tyrannie et tantôt de la liberté. Le duc de Bretagne ne demandoit qu'à vieillir dans la paix ; il approchoit de cette imbécillité qui devoit finir sa vie. Le duc de Savoie étoit beau-frère du Roi, et, s'il avoit attenté contre nous, nous pouvions disposer du Milanais contre lui. Pour comble de bonheur, pendant que nous jouissions d'une paix qu'il sembloit que rien n'eût dû troubler, il n'y avoit presque aucun de nos voisins qui ne fût dans la crainte, dans la fureur ou dans la lassitude de la guerre. Nos finances étoient en bon état ; nos troupes, nombreuses, aguerries, disciplinées, accoutumées à vaincre, et nous jouissions de la science d'une longue guerre. Les états des principaux seigneurs étoient presque tous entourés de la puissance royale. La plupart des grands fiefs étoient réunis ; d'autres alloient se réunir. Les bornes de l'empire et de l'obéissance étoient assez connues ; les droits réciproques, assez bien établis. Ainsi il étoit facile au successeur de Charles VII d'allier la justice avec la grandeur, de se faire redouter dans sa modération même, d'être, enfin, le prince de l'Europe le plus aimé de ses sujets et le plus respecté des étrangers.

Mais il ne vit dans le commencement de son règne que le commencement de sa vengeance ; il renonça à sa dissimulation même et fit paroître toute sa joye. Il partit des états de Bourgogne, suivi du Duc et de son fils, et alla se faire sacrer à Reims.

Dans un moment, il changea tout ce qu'avait fait son père, mortifia tous ses serviteurs, protégea tous ceux qui s'étoient signalés contre lui par quelques crimes, reçut dans sa faveur le médecin Fumée, accusé de l'avoir empoisonné, doubla les impôts, abolit les priviléges des villes, inquiéta la noblesse, ôta les charges ou en diminua les prérogatives, et, ce que la vengeance ou l'avarice, qui peuvent avoir des bornes, ne lui fit pas changer, il le changea par inquiétude.

Il abolit la Pragmatique-Sanction, c'est-à-dire l'ouvrage de la Religion et de la Liberté. Il refusa un apanage convenable

à Monsieur ; il inquiéta le duc de Bourgogne ; il rétablit le duc d'Alençon.

Tout-à-coup, il parut une armée sur la Bretagne, et il fit au Duc des demandes si déraisonnables qu'il fit bien voir qu'il n'en vouloit pas plus à lui qu'aux autres seigneurs. Le Duc, surpris et épouvanté, s'humilia et promit tant de choses qu'il pensa de tromper le Roi, à force de promettre. Mais, pendant ce temps-là, il envoya des émissaires partout ; il représenta aux seigneurs qu'il ne falloit pas qu'ils pensassent que la Bretagne seroit seule insultée ; qu'il n'avoit avec le Roi aucune querelle particulière : uniquement son ennemi parce qu'il étoit son vassal ; qu'il venoit sur ses frontières exiger des droits jusqu'alors inouis ; que c'étoit avec les armes qu'il faisoit ses procédures ; que cet esprit inquiet, actif et caché, ne pouvoit être arrêté que par la crainte ; que, pour sa justice, on ne devoit en juger que par celle qu'il rendoit à son frère, et, de sa modération, par ses attentats contre le feu Roi ; qu'il avoit signalé son enfance par des désobéissances et mérité des punitions au-dessus de son âge ; qu'à l'âge de onze ans il s'étoit fait chef de parti ; que, dans les guerres des Anglois, on avoit disputé pour le choix d'un seigneur, mais qu'à présent il n'y avoit plus à choisir, sinon entre la conservation de ses droits ou la sujétion.

Personne ne fut si aisé à persuader que le comte de Charolais. Ces deux princes s'étoient vus, s'étoient connus. Nés pour être inégaux en dignité, mais presque égaux en puissance, ils nourrissoient les semences d'une grande haine, pendant tout le temps que le Dauphin jouit, dans les terres de Bourgogne, du seul asile qu'il eût sur la Terre. Il avoit été insulté par les ambassadeurs du Roi, jusque dans le palais du Duc, son père, et ce prince, qui avoit toutes les passions excepté les petites, ne pouvoit dévorer cet affront.

Le Comte, qui avoit envoyé dire au Roi qu'il l'en feroit repentir avant la fin de l'année, saisit avec avidité cette occasion. Il entra dans la Ligue. La haine publique l'eut bientôt formée. Le Roi ne vit de tous côtés que des ennemis : le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne, le duc de Bourbon,

une infinité d'autres seigneurs; et (ce quiacheva de le confondre) Monsieur s'évada de la Cour et alla porter dans le parti ennemi un grand nom, de la pitié pour ses malheurs et une certaine confiance que donne à un parti un fils de France opprimé.

Pendant que le Roi attaquoit le duc de Bourbon, le comte de Charolois entra en France. Son armée rencontra celle du Roi à Montlhéri. Le Roi, qui avoit tout à perdre, ne désiroit pas la bataille; le Comte, qui attendoit le duc de Bretagne, ne la cherchoit pas non plus; mais elle fut engagée malgré eux. Les deux armées eurent toutes les marques, tous les désavantages d'une défaite. Les fuyards des deux côtés portèrent la consternation partout: les uns disoient que le Roi, d'autres, que le Comte avoit été tué; celui-ci délibéra de se retirer; celui-là se retira effectivement: tant il y avoit, dans les deux partis, de défiance de ses forces.

Le Roi gagna vers Paris, résolu, si on lui fermoit les portes, de se retirer en Italie. Il y a apparence qu'il ne seroit jamais rentré dans le royaume, et que le duc de Bourgogne y auroit établi telle forme de gouvernement qu'il lui auroit plu.

Cette retraite donna aux seigneurs l'idée qu'ils avoient remporté la victoire, et cette idée donna à leur parti cette réputation qui fait la puissance même, toujours fondée sur la manière de penser de ceux qui espèrent, ou qui craignent.

Monsieur étoit un nom, que formoit la voix des seigneurs opprimés, et, à la tête du Bien public, il sembloit être le bien public même; mais ce nom qui est devenu (je ne sais comment) fatal pour la foiblesse.

Il arriva avec l'armée de Bretagne; mais sa présence nuisit plus au parti, qu'elle n'y servit. Le Roi fut reçu à Paris. C'est là qu'il employa toute son adresse à gagner les cœurs.

Le duc de Bourgogne avoit fait une alliance très longue avec les Anglois, et, dans le cours de ces guerres, les François et les Parisiens surtout s'étoient accoutumés à regarder les Bourguignons comme ennemis. Ainsi, s'ils n'aimoient pas le Roi, ils aimoient encore moins les Bourguignons; on s'y souvenoit des anciens maux. Le Roi caressoit les Parisiens, et ses

vices sembloient disparaître avec sa fortune. Il leur disoit qu'il étoit venu à eux comme ses premiers sujets; qu'il vouloit les traiter en père; que les princes ligués ne cherchoient que le saccagement des grandes villes et la dissolution de la Monarchie; que, pour lui, il regrettoit une paix qui l'auroit mis en état de leur faire les plus grands biens; qu'il ne refusoit point un apanage à son frère; mais qu'il ne pouvoit consentir à lui donner la Normandie et à voir distraire de la Couronne les forces de la Royauté. Falloit-il donc multiplier les tributs sur les provinces qui resteroient à son domaine, ou revoir la France dans la foiblesse dont elle venoit de sortir? Qu'il voyoit autour de leurs murailles ces Bourguignons qu'ils avoient si longtemps vus parmi les Anglois.

Les seigneurs françois ne laissoient pas d'être embarrassés. Leur ressource étoit l'assemblée des états. Mais le Peuple et le Clergé y étoient toujours contre eux, parce qu'ils craignoient les guerres civiles et l'ambition des seigneurs; ils craignoient une guerre dont ils auroient porté les frais. Aussi les états tenus sous ce règne, à la requête des seigneurs, délibérèrent-ils que le frère du Roi se contenteroit d'une assignation en argent.

Lorsque les princes ne sont pas au comble de la puissance, rien ne les y conduit plus sûrement que la crainte de l'invasion d'une nation étrangère. Les peuples ne sont jaloux de leurs priviléges que dans l'oisiveté de la paix, qui est aussi laborieuse pour les princes non absolus qu'elle est favorable à ceux qui le sont.

On fit la paix, et vous eussiez dit que c'étoit l'ouvrage de la Discorde elle-même. Le Roi donna tout et ne se réserva pour lui que l'espoir de la vengeance, les larmes de ses peuples et l'esclavage de ses sujets. Il est certain que, si ces princes avoient pu, seulement pendant six mois, se dépouiller de leurs jalousies et de leurs méfiances, et travailler au bien de la chose, ils auroient mis le Roi hors d'état de les inquiéter, et, si, au lieu de demander de nouvelles terres, ils avoient seulement cherché à s'assurer la possession des leurs, à mettre des bornes au crime vague de félonie et aux confiscations arbitraires, ils

auroient assuré la constitution présente et forcé le Roi à dévorer son ambition.

Il est étonnant que le Roi, dans le temps qu'il préparoit au Duc des offenses impardonnablez, osât se mettre entre ses mains. Il sentit bientôt tout le danger de cet artifice. Il apprend qu'il a été trop bien servi du côté de Liège; il redouble de caresses envers les gens du Duc, et certes il n'eut jamais plus de besoins du talent qu'il avoit de se faire des créatures.

Le Duc mena le Roi contre les Liégois. Ils n'avoient que la force ordinaire du Peuple, c'est-à-dire des quarts d'heure de fureur. Cette ville prise, la Religion fit épargner les temples, et l'Humanité ne fit rien pour les citoyens.

Le comte de Saint-Pol étoit un homme fin, qui choisissait très mal ses dupes: car il entreprit de jouer trois hommes, dont le premier se piquoit de tromper tous les autres; le second étoit l'homme du Monde qui aimoit le moins à être joué; et tous trois étoient infiniment plus puissants que lui. Il ôta donc à trois grands princes l'intérêt qu'ils auroient eu de le protéger.

Il est étonnant qué le duc de Bourgogne voulût ôter au Roi cette épine du pied, qui l'auroit embarrassé toute sa vie: car il éprouva bien que le reste de la Noblesse françoise étoit fidèle.

Le duc de Bourgogne entra dans le Royaume, et celui qui avoit été à la tête du Bien public du Royaume y mit tout à feu et à sang.

Le Roi laissa son rival se consommer par ses guerres, par ses défaites, par ses victoires; il lui auroit plutôt donné des secours pour l'aider à se perdre. En effet, ce prince incapable des leçons de la bonne ou de la mauvaise fortune, plus aisé à détruire qu'à corriger, se faisoit partout des périls et se chargeoit des querelles de ses voisins comme des siennes.

Louis goûtoit le plaisir que trouvent les âmes peu généreuses lorsqu'elles voyent arriver l'instant d'une vengeance que la crainte avoit étouffée. Il se prépare contre la Bourgogne, et, comme s'il eût voulu appeler en jugement les mânes du duc Charles, lui qui, pendant qu'il avoit un soupir n'avoit jamais eu la hardiesse de le trouver coupable, il l'accusa de félonie et confisqua les terres qui relevaient de lui.

Il s'étoit fait une dévotion, non pas contre le crime, mais contre les remords. A mesure qu'il remplissoit les prisons, inventoit des supplices, augmentoit les impôts, il redoublloit de pèlerinages, de vœux et de fondations, se couvroit de reliques, rendoit de nouveaux cultes aux Saints. Il sembloit qu'il voulût transiger avec le Ciel pour son dédommagement, et ce qui ne peut servir qu'à empêcher les autres de se désespérer étoit le fondement de sa hardiesse.

Enfin, ses craintes, ses méfiances, sa mauvaise santé, le conduisirent au château de Plessis-les-Tours, où il paroît qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Misérable prince, qui trembloit à la vue de son fils et de ses amis mêmes, qui voyoit le péril où les autres trouvent leur sûreté, qui ne confioit sa vie qu'à des satellites, comme si, pour qu'il vécût, il étoit nécessaire qu'il fît violence à tous les gens de bien.

Il craignit la mort jusqu'à l'extravagance. Il paroît pourtant que le compte terrible qu'il avoit à rendre fût le moindre de ses soins : car il ne vouloit point qu'on priât Dieu pour son âme. Il ne pouvoit se résoudre à finir; il se couvroit de reliques contre la mort. Dans les derniers soupirs, il fendoit encore sa puissance : sans espérance pour la vie, il craignoit encore pour son autorité.

Il a été assez heureux pour avoir eu un historien qui a fait honneur à ses vices et les a parés du nom de *sagesse* et de *prudence*. Son esprit consistoit surtout à trouver toutes les âmes vénales et à les payer. Il achetoit des places et n'auroit rien donné pour la gloire de les conquérir. Il savoit aussi fort à propos avilir sa dignité. Il excelloit à faire et à défaire les haines et les amitiés. Il n'étoit retenu que par l'adversité. Il n'étoit point de ces princes qui laissent les insinuations aux inférieurs et se maintiennent par leur majesté. Il fit de sa dévotion le premier instrument de sa tyrannie, plus implacable quand il se croyoit plus pieux.

Cromwell avoit un grand esprit; celui de Louis étoit un tissu de petites fourberies, sans suite et sans but certain. Les deux meilleurs conseils que prit Louis (l'un, de brouiller,

l'autre, de laisser agir le duc de Bourgogne), lui furent suggérés, l'un, par Sforza, l'autre, par Comines.

Sforza n'avoit point l'audace des grands criminels; mais une noirceur qu'ils n'eurent jamais. Ses crimes n'étoient point l'effet de ses passions, mais de ses réflexions, de ses délibérations, de ses pensées habituelles. C'est auprès de cet homme que Louis se proposoit de s'aller consoler, et il s'en fallut peu que le destin n'unît mieux deux âmes qu'il avoit si bien assorties : Louis le reconnoissoit pour son maître.



Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*.

N° 12, 1^{er} novembre 1898.

